

## Leçon 1

### Actualité d'Aristote

Il existe des phrases et des expressions qui ont le curieux privilège de se vérifier elles-mêmes, d'attester leur propre vérité. Si je dis, par exemple, « la langue française accorde l'adjectif épithète avec le genre du substantif », ma phrase confirme ce qu'elle dit, puisque j'ai dû y accorder l'adjectif « français » avec le substantif féminin « phrase ». L'expression que j'ai donnée comme titre à cette causerie, « Actualité d'Aristote », partage ce privilège : en effet, le mot « actualité » est, par l'intermédiaire du latin, le descendant direct d'un mot directement aristotélicien (et très probablement forgé par Aristote lui-même), le mot grec ἐνέργεια. De sorte que l'actualité d'Aristote est déjà démontrée, en un sens, par l'expression même qui sert à la désigner. Cet exemple n'est d'ailleurs pas isolé, et l'on pourrait facilement trouver, dans le langage des philosophes d'aujourd'hui comme dans celui de la vie la plus quotidienne, bien des exemples de cette survie lexicologique d'Aristote : chaque fois que nous demandons qu'on nous mette de l'essence dans le moteur, nous devrions soulever deux fois notre chapeau en l'honneur d'Aristote.

Ce n'est pourtant pas à cette présence sédimentée, et en un sens, fossilisée, d'Aristote dans notre vocabulaire, que je voudrais consacrer mon attention aujourd'hui. En instituant cette série de cours publics, l'Université de Picardie nous procure, à nous autres enseignants, un public différent de celui devant lequel nous avons l'habitude de parler, et par là même, elle nous oblige à prendre un certain recul par rapport

à notre activité ordinaire, à réfléchir sur sa signification. Un certain nombre de choses qui vont de soi, entre le professeur de philosophie et ses étudiants, ne vont plus de soi lorsque l'auditoire change. Par exemple, lorsqu'on enseigne la philosophie à des étudiants de philosophie, dont la plupart se destinent à enseigner à leur tour la philosophie, il paraît tout naturel d'étudier Aristote : c'est, semble-t-il, le type même du philosophe pour philosophes, comme on dit de certains romanciers qu'ils sont des romanciers pour romanciers. Il doit cette position, d'abord, à l'énorme influence qu'il n'a cessé d'exercer tout au long de l'histoire de la philosophie occidentale, et pas seulement au Moyen Âge, où lorsqu'on disait : « le philosophe », c'est d'Aristote qu'on parlait ; plus près de nous, depuis Leibniz jusqu'à Heidegger, en passant par Kant, Hegel, Marx, Darwin, il n'est presque aucun des grands penseurs modernes qui ne lui ait rendu solennellement hommage. On a pu dire, non sans quelque exagération, que toute la philosophie occidentale n'était qu'une série d'annotations au bas des pages du texte de Platon ; on pourrait le dire d'Aristote, avec autant et plus de justice. Mais parler ainsi, n'est-ce pas enfermer un peu plus Aristote dans le ghetto des philosophes ? Et si j'ajoutais que les textes aristotéliens, par leur mélange de simplicité et de subtilité, d'honnêteté laborieuse et de profondeur sans chiqué, constituent l'un des meilleurs claviers d'exercice que l'on puisse proposer à l'apprenti-philosophe, vous me diriez probablement que M. Czerny a écrit des études très utiles pour délier les doigts des apprentis-pianistes, et que ce n'est pas une raison suffisante pour en infliger l'audition à ceux qui ne sont pas de la corporation. Y a-t-il donc d'autres raisons que techniques, corporatives, scolaires ou universitaires de s'intéresser aujourd'hui à la pensée d'un homme qui a vécu il y a deux mille trois cents ans, dans un monde si éloigné du nôtre, qui ne savait presque rien de ce que nous savons, qui croyait savoir tant de choses que nous savons fausses, lorsqu'on n'est pas *a priori* convaincu que la philosophie existe, qu'elle a une unité à travers les siècles, et une raison d'être dans l'effort humain ?

Pour répondre à cette question, il faut commencer par s'attaquer à cette légende tenace qui fait d'Aristote le type même du philosophe pour philosophe. Nous pouvons dire en effet aujourd'hui qu'elle repose sur une

double illusion d'optique, que les recherches aristotéliennes de notre époque devraient dissiper définitivement. La première de ces illusions d'optique tient à la nature des textes qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote. Ces textes, dont la transmission mouvementée commence à être de mieux en mieux connue, sont en effet les traces écrites d'un enseignement scolaire : peut-être des notes d'étudiants, plus vraisemblablement des documents de travail rédigés par Aristote lui-même et sur lesquels il prenait appui pour faire ses cours ; d'où leur style très sec, très austère, souvent elliptique et même télégraphique, presque toujours dénué de tout agrément littéraire. Si l'on compare ces textes avec les Dialogues de Platon, du moins avec certains d'entre eux, on ne peut manquer d'être frappé par un contraste étonnant : Platon est un écrivain de première grandeur, un artiste étincelant, du niveau d'un Shakespeare ou d'un La Fontaine ; à l'écoute du Socrate platonicien, la philosophie n'est pas une affaire d'école, la spécialité bizarre d'un quarteron d'intellectuels marginaux ; le dialogue roule sur la piste de l'expérience la plus quotidienne avant de prendre son envol, et la plus haute dialectique reste le prolongement de la conversation la plus vivante. Quitter Platon pour Aristote, c'est passer de la vie à l'école, du dialogue des hommes concrets au monologue du professeur devant les étudiants muets, de la joyeuse tablée du *Banquet* à l'austérité du tableau noir. Comment ne pas évoquer le mot du Méphistophélès dans le *Faust* de Goethe : « Grise, mon ami, est toute théorie ; mais il est vert, l'arbre de la vie ». Eh bien, il faut savoir que ce contraste vient tout simplement de ce que l'on compare des choses qui ne sont en rien comparables. Les textes de Platon que nous avons conservés sont pour la plupart des textes qui étaient destinés à la publication, dans la mesure où l'on peut parler de publication à propos d'une société d'avant Gutenberg : c'est-à-dire des textes destinés à être copiés, diffusés, prêtés, lus à haute voix pour un public plus ou moins large, vendus, et qui tombaient parfois, nous en avons des indices, entre les mains de personnages fort éloignés, géographiquement et socialement, de leur auteur. À côté de cette activité d'écrivain, Platon a eu aussi une activité d'enseignant, au sein de l'institution qu'il avait fondée, et qui s'appelait l'Académie. Mais cette activité a laissé peu de traces ; les quelques documents qui nous sont restés sur l'enseignement oral de Platon

semblent montrer que cet enseignement différait notablement, tant par la forme que par le contenu, de l'image du platonisme que donnent les dialogues, et que, par son abstraction, sa technicité, sa sécheresse, il sentait la craie au moins autant que celui d'Aristote. Pour ce dernier, la situation que lui ont faite les accidents de l'Histoire est presque exactement inverse. Nous savons en effet qu'il avait écrit, principalement dans la première partie de sa vie, toute une série d'ouvrages « exotériques », c'est-à-dire destinés à la consommation externe. Ces ouvrages, qui étaient souvent des dialogues à la manière platonicienne, étaient écrits dans un style sur lequel les lecteurs de l'Antiquité ne tarissaient pas d'éloges : Cicéron, par exemple, parle quelque part du « fleuve doré » du style aristotélicien, appréciation grandement surprenante pour le lecteur actuel d'Aristote<sup>1</sup>, mais qui s'explique très aisément par le fait que Cicéron ne parle pas des ouvrages que nous lisons. Ces ouvrages exotériques manifestaient, non pas seulement dans leur forme, mais aussi dans leur contenu, le souci de jeter un pont entre la philosophie et la vie : l'un des plus importants et des plus caractéristiques s'intitulait *Protreptique*, c'est-à-dire écrit destiné à *tourner*, à *convertir*, sous-entendu ses lecteurs non philosophes, à la philosophie. Aristote essayait d'y montrer que la philosophie est le seul mode de vie qui satisfasse pleinement les aspirations les plus naturelles et les plus universelles de l'homme : l'aspiration au plaisir, à l'efficacité pratique, au bonheur. Si nous pouvons dire aujourd'hui quelque chose de cette partie de l'œuvre d'Aristote, c'est qu'elle n'a pas entièrement disparu : les ouvrages exotériques ont été pratiquement les seuls largement connus pendant les trois siècles qui ont suivi la mort d'Aristote, ils le sont restés encore quelque temps après l'époque (I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ) où les documents scolaires ont réapparu après une longue éclipse : pendant toute cette période, les ouvrages exotériques ont été très lus, très admirés : un bon nombre d'auteurs les ont cités, en le disant ou sans le dire ; le rassemblement et l'étude de ces citations, depuis une centaine d'années, ont fait l'objet d'un grand nombre de recherches et de publications, et l'on peut dire que l'image séculaire d'Aristote s'en est trouvée profondément

.....  
1. Tel était déjà le cas de Pétrarque, s'étonnant du jugement de Cicéron quand lui-même avait connaissance du corpus scolastique, cf. *Sur mon ignorance et sur celle de tant d'autres* [nde].

transformée. Ou du moins elle devrait l'être : car il faut ajouter que les Français n'ont joué qu'un rôle modeste dans ces recherches ; le résultat en est que les fragments de l'Aristote perdu, souvent cités à l'étranger et traduits en diverses langues, ne sont pas accessibles en France à d'autres qu'à un cercle relativement étroit de spécialistes. Ce qui est d'autant plus regrettable et paradoxal qu'ils étaient destinés, comme je l'ai dit, au public non spécialisé, et que, par l'intermédiaire de certains de leurs lecteurs directs ou indirects (Cicéron, Saint Augustin), ils sont à l'origine de quelques-unes des idées et des images qui ont donné la conscience philosophique occidentale. Souhaitons donc qu'un jour prochain, l'une ou l'autre de nos collections de poche se décide à révéler cette face cachée d'Aristote : malgré le caractère fragmentaire de ces textes, et bien que leur agrément littéraire ne soit sans doute pas égal à celui des Dialogues platoniciens, ces vestiges patiemment reconstitués méritent la visite.

La redécouverte de cette partie submergée de l'iceberg aristotélicien a eu également pour contre coup une nouvelle manière de lire l'œuvre conservée d'Aristote, celle sur laquelle s'étaient penchées des générations d'élèves et de maîtres, et par là, de dissiper une seconde illusion d'optique. Tant qu'on ne connaissait que ces textes, dans leur massivité encyclopédique et dans leur nudité intemporelle et impersonnelle, on ne pouvait guère les regarder que comme les monuments de l'un des plus puissants dogmatismes qui aient jamais paru. Alors que Platon, à travers ses dialogues, apparaissait comme le maître de ceux qui cherchent, de ceux pour qui la pensée est un mouvement, une inquiétude, une interrogation sans cesse renouvelée et approfondie, Aristote est apparu longtemps, selon le mot célèbre de Dante, comme le maître de ceux qui savent, de ceux pour qui le prix de la pensée est dans la certitude, la sécurité, la stabilité des réponses qu'elle apporte à ses propres interrogations. Les batailles qu'ont pu livrer contre la scolastique, héritière d'Aristote, les fondateurs de la science moderne, Galilée, Descartes, semblaient montrer que l'aristotélisme avait été un facteur de blocage, de stérilité, de répression de l'innovation et du progrès de la pensée. Une telle image ne peut être aujourd'hui maintenue, si du moins l'on ne veut pas tenir Aristote pour responsable de tous les crimes commis en son nom, des siècles après sa mort, par des héritiers

infidèles à son esprit. Une meilleure connaissance de l'Aristote perdu, qui est en gros l'Aristote d'avant quarante ans, a montré tout d'abord que ses idées étaient loin d'avoir la rigidité qu'on leur avait prêtée ; même si l'on est encore loin de s'accorder aujourd'hui sur la question de savoir si son évolution a consisté à s'écarter progressivement du platonisme, ou au contraire à s'apercevoir petit à petit que sa révolte initiale contre Platon lui avait dissimulé un large degré d'assentiment avec son maître sur quelques orientations fondamentales, du moins s'accorde-t-on de plus en plus pour rendre à la pensée d'Aristote la dimension d'une recherche constante, parfois hésitante. D'autre part, une meilleure connaissance des conditions dans lesquelles se sont constitués les textes que nous avons conservés a également joué en ce sens : loin d'être sortis tels quels du stylet d'Aristote, dans l'ordre et sous la forme que nous leur voyons, ces textes ont en effet été constitués par des « éditeurs » de l'Antiquité tardive, qui ont rassemblé et ordonné comme ils ont pu les matériaux généralement authentiques, mais qui présentaient vraisemblablement un assez grand désordre, comme celui qu'on trouverait plusieurs siècles après sa mort dans les notes de cours accumulées par un professeur pendant plusieurs dizaines d'années de carrière : il est certainement arrivé à ces éditeurs de rassembler des morceaux de dates différentes, de bâtir des ensembles systématiques avec des éléments qui n'avaient pas primitivement une telle destination. Sur la base de ces informations, nous avons appris à lire les textes aristotéliens en nous méfiant de la trompeuse, et d'ailleurs superficielle, impression d'unité qu'ils pouvaient donner. Comme le géologue retrouve, dans la superposition pacifique des strates de son terrain, les traces d'une histoire séculaire et mouvementée, nous voyons aujourd'hui dans les textes du corpus, non point du tout le système sorti tout armé du cerveau du philosophe, mais les traces d'une pensée au travail, traces enregistrées avec une honnêteté assez rare, et qui ne nous laissent pas ignorer, si on les suit d'assez près, les tâtonnements qu'elle effectue, les impasses auxquelles elle se cogne, les déceptions qu'elle éprouve. Si Aristote a inventé la logique, ce n'est pas une raison pour croire qu'il pense comme une machine à calculer, ou à débiter des syllogismes ; bien au

contraire, il n'y en a peut-être pas un seul en forme dans tous ses traités<sup>1</sup>, et ce paradoxe n'en serait pas un si l'on n'avait trop facilement tendance à croire que les activités intellectuelles des logiciens, lorsqu'ils font autre chose que de la logique, sont automatiquement commandées par les lois logiques dont ils ont connaissance. Loin d'être un penseur systématique, Aristote nous apparaît aujourd'hui comme un homme qui, lorsqu'il aborde un problème A, n'a jamais tendance à considérer que sa solution pourrait être déduite de la solution qu'il a déjà donnée à un problème B : le problème A n'a de chance d'être résolu que si l'on rassemble ses données spécifiques, et l'on risquerait précisément de manquer cette spécificité si l'on présupposait sans preuves qu'il y a une analogie ou une continuité entre les deux problèmes.

Une fois dissipée cette double illusion d'optique qui faisait d'Aristote un philosophe scolaire et un philosophe systématique, je voudrais utiliser le peu de temps qui me reste pour vous montrer très sommairement (comment parler d'Aristote en une heure ?) qu'il est peut-être de tous les philosophes celui en lequel pourraient le mieux se reconnaître aujourd'hui précisément tous ceux, et ils sont légion, qui font reproche à la philosophie d'être scolaire, abstraite, éloignée de la vie. Ce n'est pas le lieu ni le moment de se demander si ce reproche est mérité, ni si la philosophie doit s'en défendre ou au contraire revendiquer cette situation comme son honneur et sa raison d'être. Toujours est-il qu'Aristote me paraît être un homme qui a construit sa propre pensée sur le premier mouvement d'une réaction de ce genre à l'égard de Platon, qui fut son maître, et que tout son effort a tendu vers une théorie qui, sans dissimuler sa grisaille peut-être nécessaire, n'offenserait pas la verdeur de l'arbre de la vie. Comme c'est à ce thème que je consacre un cours qui s'étend sur toute l'année, vous ne m'en voudrez pas de le traiter de façon partielle et superficielle, autour de quelques notions centrales choisies un peu arbitrairement comme exemple.

.....

1. Pour citer le cours de 1977-1978 (cf. *inf.*) : « Il y a là un problème classique de l'exégèse aristotélicienne, qui surgit d'un étonnement éprouvé depuis longtemps devant le fait tout simple qu'il n'y a pas dans tout le *Corpus* un seul exemple de syllogisme démonstratif conforme à la description qui en est donnée dans les *Analytiques Postérieurs* ».

Platon, au moins par un aspect de son œuvre, a imposé durablement cette idée, que la philosophie était essentiellement un renversement de la table ordinaire des valeurs. « Si tu parles sérieusement et si ce que tu dis est vrai, dit Calliclès à Socrate dans le *Gorgias*, toute la vie humaine va se trouver sens dessus dessous, et nous faisons, semble-t-il, tout le contraire de ce qu'il faudrait ». À cette déclaration répond celle du *Phédon* : *quiconque s'attache à la philosophie au sens droit du terme, les autres hommes ne se doutent pas que son unique occupation, c'est de mourir ou d'être mort*. Ce qui veut dire que le philosophe cherche à libérer son âme et son esprit du commerce du corps, anticipant ainsi sur la libération analogue, mais complète, que lui apportera la mort. Le geste fondamental de la philosophie est ainsi d'opérer, par rapport au mouvement naturel qui nous porte vers le plaisir, la puissance, l'action incarnée, une rupture et une inversion radicale : inversion que symbolise admirablement le demi-tour, la *conversion* effectuée par le prisonnier de la caverne, au moment où il entame la dure ascension qui va le séparer de ses compagnons de captivité, et l'amener progressivement jusqu'au monde lumineux de la vérité. Dans une de ses œuvres perdues, le dialogue *Sur la philosophie*, Aristote a brodé sur le thème de la Caverne platonicienne une variation hautement significative de sa réaction à l'égard du platonisme. Au lieu d'imaginer des prisonniers vivants dans une caverne qui symbolise notre monde, et s'en dégageant pour en découvrir un autre, qui est celui de la philosophie et de la vérité, il imagine des hommes qui auraient passé leur vie dans les cavernes souterraines, et qui se trouveraient brusquement amenés à contempler le monde dans lequel nous vivons, le découvrant tout à coup dans tout l'éclat de sa splendeur à la fois ordonnée et variée. La philosophie n'est pas pour celui qui tourne le dos à la vie ordinaire pour se lancer dans l'exploration d'un monde nouveau, mais celui qui parvient à retrouver, devant le monde où nous vivons tous, un ciel neuf et un regard déshabitué. L'attitude philosophique n'est pas au prix d'une répression et d'une subversion du mouvement naturel, mais au prix d'un approfondissement de ce mouvement naturel et d'une prolongation de sa trajectoire. L'homme du quotidien n'est pas un anti-philosophe, mais un demi-philosophe, un philosophe incomplet, à qui il ne manque que d'aller